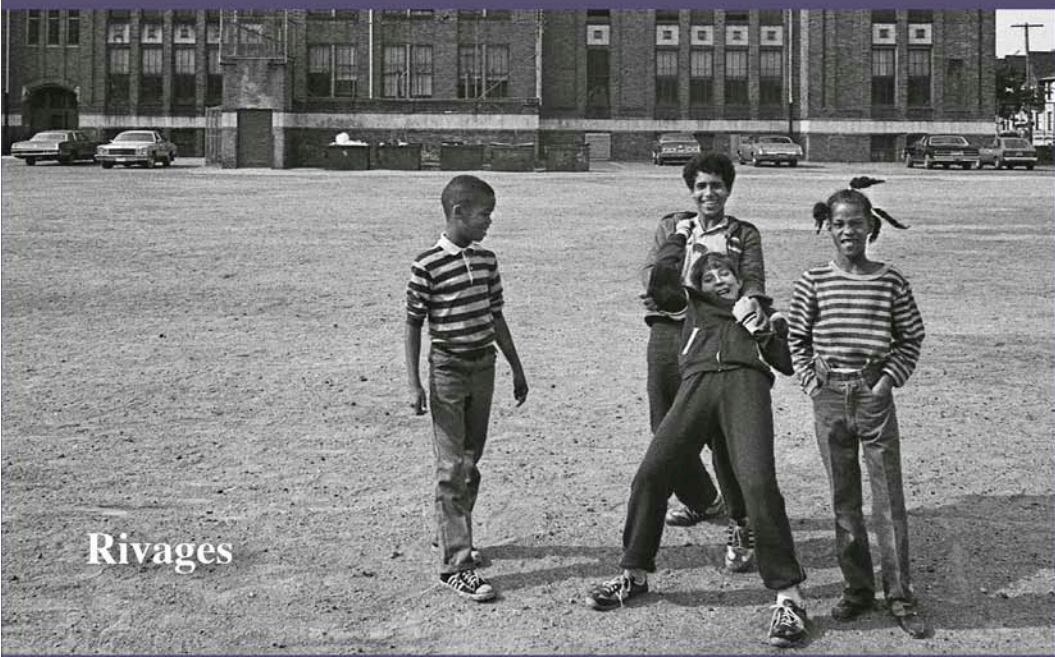


JUDITH
PERRIGNON

Là où
nous dansions



Rivages

Detroit, 2013. Ira, flic d'élite, contemple les ruines du Brewster Douglass Project où s'est déroulée son enfance. Tant d'espoirs et de talents avaient germé entre ces murs qu'on démolit. Tout n'est plus que silence sous un ciel où planent les rapaces. Il y a quelques jours, on y a découvert un corps – un de plus.

Pour trouver les coupables, on peut traverser la rue ou remonter le cours de l'Histoire. Quand a débuté le démantèlement de la ville, l'abandon de ses habitants ?

La prose puissante de Judith Perrignon croise ici les voix, les époques, les regards, l'histoire d'une ville combative, fière et musicale que le racisme et la violence économique ont brisée.

Judith Perrignon est journaliste et romancière. Elle a notamment publié *Les Faibles et les Forts* (Stock, 2013) et *Victor Hugo vient de mourir* (L'Iconoclaste, 2015).

Du même auteur

- Mauvais génie* (avec Marianne Denicourt), Stock, 2005.
C'était mon frère, L'Iconoclaste, 2006 ; Folio, 2009.
La Nuit du Fouquet's (avec Ariane Chemin), Fayard, 2007.
Lettre à une mère (avec René Frydman), L'Iconoclaste, 2008.
Les Secrets des mères (avec René Frydman), L'Iconoclaste, 2008.
L'Intranquille, autoportrait d'un fils, d'un peintre, d'un fou (avec Gérard Garouste), L'Iconoclaste, 2009.
Les Chagrins, Stock, 2010.
Les Yeux de Lira (avec Eva Joly), Les Arènes, 2011.
N'oubliez pas que je joue (avec Sonia Rykiel), L'Iconoclaste, 2012.
Les Faibles et les Forts, Stock, 2013.
Et tu n'es pas revenu (avec Marceline Loridan-Ivens), Grasset, 2015.
Victor Hugo vient de mourir, L'Iconoclaste, 2015.
French Uranium (avec Eva Joly), Les Arènes, 2017.
L'Amour après (avec Marceline Loridan-Ivens), Grasset, 2018.
L'Insoumis, Grasset, 2019.

Judith Perrignon

Là où nous dansions

Rivages

Retrouvez l'ensemble des parutions
des Éditions Payot & Rivages sur

payot-rivages.fr

Collection dirigée par Émilie Colombani

Couverture : © Steve Shaw

© Éditions Payot & Rivages, Paris, 2021

ISBN : 978-2-7436-5171-8

À Steve

À la mémoire de Bilal Berreni

L'ÉTÉ

8 août 2013

J'ai vu l'aigle à tête blanche tourner au-dessus du Project, l'autre jour. L'immeuble où j'ai grandi est devenu l'abri des rapaces. Il y a tout ce qu'il faut là-haut, dans les étages, vêtements déchirés, fauteuils défoncés, cloisons affaissées, fils arrachés, télévisions renversées, capotes usées, tout le reliquat, toutes les fibres de nos vies pour tisser le nid de notre emblème national.

Mâle et femelle le fabriquent ensemble.

C'est écrit dans cette vieille encyclopédie que j'ai entre les mains.

Ils l'installent près d'une étendue d'eau, sur une falaise, un buisson ou dans un arbre. Faudrait peut-être ajouter qu'une bonne vieille dalle de béton à l'abandon près d'une rivière peut aussi faire l'affaire.

Mais ce livre est trop ancien pour avoir envisagé notre déclin.

C'est pour ça que je viens ici, chez John King. Des étagères de bois remplies jusqu'à la gueule, des

bouquins d'occasion à l'infini sur quatre étages, écrits par de plus optimistes que nous. D'ordinaire, je fréquente le rayon des polars, c'est plein d'histoires plus compliquées à résoudre que les miennes, mais aujourd'hui j'ai pris la travée d'en face, la numéro 7, j'ai tiré la ficelle du néon au plafond, et j'ai regardé les titres sur les tranches : *Oiseaux du monde*, *Oiseaux du désert*, *Oiseaux des villes et des villages*, *Oiseaux américains en couleur*, *Oiseaux du Canada et du nord des États-Unis*. J'ai choisi celui-là.

Reprenons.

La reproduction se déroule d'avril à août. Les couples se reforment chaque année pour la parade nuptiale, ils s'accrochent par les serres, ils tournoient en plein ciel, se laissent tomber et se séparent juste avant de toucher le sol. Les deux partenaires sont fidèles l'un à l'autre tout au long de leur vie.

Tout au long de leur vie !

Valent mieux que nous, les aigles.

Je me rappelle des cris qui s'échappaient de la cour, de maman qui soupirait,

Le point faible ici, c'est les pères.

Le mien compris. On habitait au deuxième étage de la tour 303. Appartement 2046.

Ça n'a plus beaucoup d'importance, les numéros. Comme les fenêtres d'ailleurs, il n'y en a plus depuis longtemps. Les oiseaux entrent sans se demander si c'était là une cuisine ou une chambre, c'est chez eux, c'est l'été, ils pondent. Pendant que d'autres tuent. On a trouvé un corps, là-bas, au pied des tours, la semaine dernière. Une balle en pleine tête.

Et moi, vieux flic d'élite de la ville, je suis là, le cul posé sur des caisses entre deux étagères de chez John King, à traquer les habitudes de l'aigle à tête blanche dans un bouquin poussiéreux. Il n'a pourtant commis aucun crime, à part s'être posé chez nous quand tout le monde a fini par partir.

Ce matin, le maire a enfilé son costume, puis son long manteau tout droit sorti des années 1950. Étrange, cette façon qu'il a de vouloir ressembler à un lieutenant de Luther King. Il est trop tard. Un conseiller d'Obama était à ses côtés. C'est pas si mal. Le gouvernement fédéral lâche six millions de dollars pour raser le Brewster Project. Alors « 3, 2, 1, *let's go!* » ont décompté le maire et le type de Washington dans le micro. Les mauvaises herbes caressaient doucement les ourlets de leur pantalon. J'ai vu ça à la télé. Puis la mâchoire d'une pelleteuse s'est abattue sur le toit d'un vieux condo de deux étages qui semblait en carton. Quelques journalistes filmaient avec leur téléphone. Le maire a dit,

– C'en est fini du Brewster Project, paradis des criminels.

Il n'a pas mentionné le corps retrouvé l'autre jour. Les journalistes ne l'ont pas évoqué. Ça ne nous surprend plus. Nos habitudes nous rongent. Moi le premier. J'ai envoyé en taule trop de copains d'enfance. J'ai pensé à Tim en regardant la pelleteuse. Il a grandi au-dessus de chez moi. Est-ce qu'il a vu la démolition depuis sa cellule ? Il me le racontera peut-être un de ces jours dans une de ses lettres. Il m'écrit. Il ne m'en veut pas de l'avoir coincé, il me remercierait presque.

Ça a été tellement simple ce jour-là. Avec les collègues, il niait tout en bloc, se murait dans le silence. Moi, il m'a tout de suite reconnu, même s'il y avait un moment qu'on s'était perdus de vue.

Ira ! il a dit.

Ouais, Tim, ça fait un bail. J'aurais préféré te revoir ailleurs.

Je lui ai parlé du bon vieux temps au Project, on a ri de nos virées, de l'ascenseur qui tombait en panne, on s'est remémoré quelques noms, et je ne sais pas pourquoi il s'est rappelé cette fois où ma mère l'avait embarqué avec nous à la bibliothèque municipale sur Woodward Avenue. Elle nous y conduisait tous les dimanches, moi et mes frangins, à l'heure des enfants. Ça faisait une bonne marche depuis le Project, deux *miles* pas plus, mais qui semblait contenir des siècles, nous mener vers d'étranges faveurs. Une fois arrivés, c'était comme si un château nous ouvrait ses lourdes portes cuivrées, laissait des gosses noirs et minuscules traîner leurs pieds sur son marbre et grimper ses massifs escaliers de pierre. Tim s'en est souvenu dans mon bureau trente ans plus tard. Au bout d'un quart d'heure à discuter, je lui ai tendu une cigarette.

Tu veux me dire la vérité ? je lui ai demandé.

Oui. Parce que ta mère m'a traité comme un être humain.

Et je l'ai revu dans la bibliothèque qui se baladait la nuque en arrière, ce n'était pas les livres qu'il regardait, c'était les plafonds sculptés, les fresques et les fenêtres si hautes, les colonnes que nos deux bras

ne pouvaient pas enlacer, et qui soutenaient l'autre versant du monde.

Il m'a avoué dix-huit meurtres. Dix-huit. Avec dans le regard quelque chose de familier. Tim, quoi. Devenu tueur à gages. Alors, moi, je surveille les oiseaux.

Le livre dit que l'aigle recherche les zones les plus sauvages, qu'il ne vit pas à moins d'un kilomètre des zones les plus faiblement peuplées par l'homme. C'est dire l'ambiance par ici.

Aux infos ce matin encore, c'était comme un chœur d'église. Ou comme le lancement de je ne sais quelle guerre dont notre grand pays a le secret. *Bankruptcy* ! Ils n'ont plus que ce mot-là à la bouche. Detroit vient d'être déclarée en faillite, ça fait les titres dans tout le pays, même à l'étranger. La belle affaire ! Oh, mon Dieu, ça y est ! Le frisson de la crise, de la rouille, du crime, de l'effondrement. Mais quoi ? Tout ça c'est bon pour ceux qui vivent loin d'ici. Nous autres, toutes races confondues, je veux dire hommes et animaux, ça fait longtemps qu'on l'a compris. C'est sauvage, Detroit. L'aigle à tête blanche est en ville. On a aussi repéré un félin bien trop grand pour être un chat dans les quartiers est, la semaine dernière. *Bankruptcy*, ça alors ! Quelle surprise ! C'est un mot d'ordre ou une prière ? Cette ville, depuis qu'elle respire mal, c'est comme un corps malade mis en quarantaine, un héros national qui a mal tourné et s'en va sans avoir remboursé ses dettes. Ils veulent récupérer leur fric. C'est ça leur mise en faillite. Récupérer la

ville surtout. Ils ont nommé un manager. Quant au maire et au gouvernement, c'est-à-dire ceux qu'on a élus, ils n'ont qu'à se charger des ruines et du nettoyage.

Il a du temps, l'oiseau. Qu'il ponde. La démolition va être longue. La pelleteuse a commencé par les immeubles de deux étages, après ce sera la tranche des trois étages. Pour nos tours, il faudra de l'explosif. Elles vont donc nous narguer encore quelques mois. Elles seront toujours là, quand l'aigle, sa femelle et leur portée migreront vers le sud. Toujours là, sous la neige de février. Elles sont têtues. Un vrai distributeur à incendies et à junkies. Le maire a dit, Nous n'oublierons jamais ce que le Brewster Project a représenté pour tant de gens ici. Moi, ça me laisse de marbre. Et je suis bien content que ma mère ne soit plus de ce monde.

Elle aurait pleuré.

Mais elle serait heureuse de me voir chez John King, parmi les bouquins. C'est bien ici, c'est même mieux que la bibliothèque municipale sur Woodward, il n'y a rien qui t'écrase, rien de savant, c'est nous, notre poussière, nos parquets usés, nos vieilles bibles, nos grands et nos mauvais écrivains, nos musiciens, nos vedettes, nos stars, nos animaux, nos recettes de cuisine. 15 dollars, l'encyclopédie des oiseaux d'Amérique du Nord. Je la prends, elle est belle, avec son tissu délavé et ses gravures à chaque page. Je redescends. Les livres débordent jusque dans l'escalier. Y a aussi quelques croûtes, des peintres du dimanche qui ont tenté un portrait de Hendrix ou

de Kennedy. C'est notre grenier, John King. Aucun système informatique n'a répertorié ce qui est ici. Faut chercher, suivre les étiquettes, les genres, les tranches alphabétiques, tout est écrit à la main. Nos vies, nos rêves, nos cauchemars sont dans ces milliers de livres.

Pietro est derrière la caisse aujourd'hui. Il m'offre son sourire réservé aux habitués. Il me fait l'effet d'une marguerite, tant il est grand, fin, pâle. J'ai déjà mon billet de 20 dollars en main que j'aperçois les beaux visages de Diane, Mary et Flo sur la pile des livres fraîchement arrivés et pas encore triés, à côté de lui. Elles n'ont pas vingt ans. Le regard brillant. Elles sourient, l'air de me dire, Ira, ne t'en va pas sans nous, Ira, emporte-nous ! Surtout Flo. Elle demande toujours plus, Flo. Diane regarde ailleurs. Mary est assise entre elles deux comme toujours. Je feuillette les premières pages. Chapitre I : Trois filles du Project.

O.K., les filles ! Je vous embarque, on a grandi ensemble. Je prends les oiseaux et vous. Que le meilleur gagne ! Mais promettez-moi de me faire rire, pas de me faire chialer. Nous n'avons pas vu nos parents en pleine parade amoureuse tournoyer dans le ciel, nous les avons même rarement vus ensemble et nos appartements n'étaient pas les plus beaux nids d'Amérique du Nord, mais vous êtes devenues des stars et moi un flic couvert de récompenses. Dans sa dernière lettre, Tim m'a écrit, Les copains sont fiers de toi.

Je lâche 32 dollars à Pietro qui semble plutôt surpris de mes choix mais se passe de commentaire. C'est trop long à expliquer, il le sait bien. Je sors.

L'immense gant peint sur la façade extérieure s'écaille sans disparaître. Ici, il y a bien longtemps, on fabriquait des protections industrielles, des tenues d'ouvrier et de pompier. Maintenant on lit. Peut-être bien que cette ville n'est plus qu'une vieille histoire, un roman américain démodé, et je suis dedans, prêt à être écrasé quand on le refermera. CLAC !

9 septembre 1935

Il est presque 7 heures et demie ce matin-là quand le train ralentit en gare de Detroit. Il fait déjà grand jour. Le manteau mou que Josephine Gomon a enfilé sur sa longue robe couleur crème lui glisse sur les épaules, ne demandant qu'à tomber, trop lourd, trop chaud, mais elle le rajuste quand le train freine devant elle. Qu'il lui semble nu, terne comme une salle de spectacle un jour de fermeture. C'est le train du président mais sans le président, sans fanion, sans but électoral, sans fanfare pour l'accueillir. Un ruban délavé et poussiéreux court le long de la plateforme arrière. La portière s'ouvre, Eleanor Roosevelt apparaît, souriante, elle fait signe à Josephine Gomon de la rejoindre, laquelle s'exécute, saluant à peine les trois collaborateurs qui l'ont accompagnée. Et le train redémarre aussitôt, train fantôme, inscrit sur aucun panneau, deux wagons noirs derrière une locomotive crachant sa fumée présidentielle, ni plus blanche ni

plus épaisse qu'une autre, abritant la première dame et la responsable du logement public de la ville. On dirait que deux bonnes femmes viennent de détourner la diligence.

– C'est enfin le grand jour, se réjouit Josephine en se débarrassant de son manteau sur le dossier d'un fauteuil. C'est formidable que vous puissiez utiliser ce train pour venir, je le revois passer par ici il y a trois ans, quel succès ! Quelle foule !

– Eh oui, chère Josephine ! Franklin et sa petite équipe de conseillers feraient n'importe quoi pour ne pas m'avoir dans leurs pattes à Washington. Je veux le train ? J'ai le train ! Jusqu'en Chine si je veux ! Pourvu que je sois loin ! Installez-vous et prenez un peu de thé.

– Appelez-moi Jo, comme tout le monde.

– Pour être franche, je préfère Josephine. Cette façon qu'on a de tout raccourcir... Et puis le jour ou vous serez élue maire de cette ville, il faut que l'on entende clairement sonner votre nom. Josephine. Que l'on sache qu'une femme a été élue maire d'une des plus belles et des plus grandes villes américaines.

– Ne vous faites aucune illusion sur mon destin politique !

– Ce que nous allons faire aujourd'hui portera ses fruits et vous pourrez vous en prévaloir à l'avenir !

– Ce sera pire encore ! J'aurai contre moi la sainte alliance des Églises et des propriétaires fonciers ! Vous savez d'ailleurs que le juge fédéral a choisi de statuer aujourd'hui sur la réquisition des terrains ?

Les propriétaires et leurs avocats sont déchaînés alors qu'on leur a proposé plus que ça ne vaut !

– Nous aurions doublé la mise que ça n'aurait rien changé. C'est la nature même des logements que nous voulons construire qu'ils n'acceptent pas. Mais on va tenir.

Elles rient, moins sûres de leurs prédictions que de leurs beaux rôles, tandis que leur chignon se relâche doucement dans leur nuque. Sans qu'elles s'en aperçoivent, leurs visages face à face se répètent dans un miroir accroché de l'autre côté du wagon, ainsi que la théière, les deux tasses au bord argenté, et quelques pages de notes posées entre elles. Elles rient du haut de cet âge qui ne vous commande plus de séduire, ni de vous faire épouser, puis d'enfanter. C'est fait, c'est derrière elles, avec beaucoup d'enfants et plus ou moins de bonheur. Elles n'ignorent rien de la vie, de la société, elles n'en détestent pas les obstacles, au contraire, ils décuplent leur énergie, l'ampleur de leurs mouvements.

– Et tous ces gens dont on va raser les maisons, comment les relogerez-vous en attendant ? demande la première dame

– Nous y travaillons, ce sera du provisoire, mais de toute façon plus confortable que leurs taudis actuels. Vous verrez, Eleanor, comme la foule est impatiente de vous entendre annoncer la construction de ces nouveaux appartements.

– Hall ne cesse de me dire la même chose !

– Votre frère nous est d'un précieux concours. Il n'est pas comme tous ces contrôleurs de gestion

ordinaires. Il est tellement... comme vous en somme !
Audacieux ! Progressiste !

– Nous sommes pourtant les enfants d’une vieille famille, soupire la première dame évasive.

Josephine Gomon la regarde qui réduit en morceaux un gâteau dont elle ne picore que quelques miettes. Eleanor est née Roosevelt. Elle forme depuis longtemps, avec son mari qui est aussi son cousin, un attelage plus politique que conjugal. Elle écrit, elle parle, elle aime qu’on dise qu’elle en fait trop, qu’on s’offusque de ses pantalons et de ses knickers, comme pour perpétuer le trouble qu’elle devina très jeune dans le regard de sa mère qui ne la trouvait pas belle. Elle s’en fit un compagnon plutôt qu’un ennemi. Sans le dégoût maternel, elle ne serait sans doute pas dans ce train qui traverse discrètement les plaines du Michigan juste après le lever du jour.

Une heure plus tard, il ralentit en gare de Jackson sous l’œil de quelques badauds abasourdis. Les deux femmes en descendent et s’engouffrent dans une voiture direction Grass Lake. Après quelques kilomètres de route aux courbes douces et bordées d’arbres, les voilà devant un cottage de bois blanc. Hall est en short devant le portail pour accueillir les visiteuses. Il embrasse sa sœur Eleanor sans faire de manière, et, sans prêter attention aux quelques journalistes et photographes qui rôdent depuis l’aube, entraîne ses invitées vers l’intérieur. Les volets sont à peine entrouverts, sans doute pour préserver la fraîcheur, mais Eleanor ne peut s’empêcher d’y voir les signes d’une maison moins habitée, désertée par les

fêtes et les soirées que Hall aimait tant donner. Son deuxième mariage bat de l'aile à son tour. Et les petits vaisseaux sanguins qui rampent dans les yeux de Hall trahissent la compagnie de l'alcool. Eleanor l'observe sous ses paupières tombantes. Cela fait si longtemps maintenant qu'ils forment une fratrie d'orphelins, depuis toujours presque, puisqu'elle avait dix ans et lui trois quand leur père est mort, deux ans après leur mère. Il avait fait jurer à sa fille aînée de veiller sur son petit frère. Elle a tenu son rôle, accompagné Hall tel un chaperon lors de son premier jour à l'université, approuvé son mariage, puis son divorce. Elle a toujours guetté en lui les démangeaisons d'une enfance gâchée, se demandant sans cesse pourquoi d'une même histoire, d'un même socle familial, certains glissent vers une irrémédiable tristesse, tandis que d'autres, au contraire, accélèrent et s'échappent. Au moins Hall avait-il fait le choix d'être bavard et volubile. Silencieux, elle aurait peut-être fini par s'en éloigner.

– Tu verras, dit-il à sa sœur avec un brin d'excitation dans la voix, Detroit saura t'accueillir, c'est une ville pour toi !

Il leur suggère de s'installer à l'ombre sur l'une des terrasses. Le jardin bruisse du chant des oiseaux et sent l'herbe fraîchement coupée. Hall commande des citronnades et du café à son majordome, puis jette dédaigneusement le *Detroit Free Press* du jour sur la table.

– Ça ne leur plaît pas, notre plan de logements publics flambant neufs pour les Noirs de la ville.

Aujourd'hui, ils se contentent de donner le programme de ton déplacement en bas de la page 8 ! Mais demain, ils seront bien obligés de te mettre en Une.

– J'ai l'habitude, soupire Eleanor.

– Mais tu vas voir la foule. Les Blancs ! Puis les Noirs ! Ils t'attendent ! Les vrais travailleurs, en tout cas. Il y a trois ans, soixante mille gars défilaient en chantant *L'Internationale* sur Woodward Avenue. Pas commun en Amérique ! N'est-ce pas, Jo ? Et tu connais les chiffres des dernières législatives à Detroit. Une écrasante victoire démocrate alors que la population crève littéralement de faim depuis six ans. Les gens en bavent ici, mais ils prient le saint New Deal ! Ils savent que l'État-providence des Roosevelt sera plus efficace que le Bon Dieu ou Henry Ford pour leur apporter des chaussures neuves ou du poulet frit.

Hall parle des Roosevelt au pluriel. Le président est à la fois son cousin et son beau-frère, et il y a déjà eu l'oncle Theodore à la Maison-Blanche. C'est comme une toile familiale où il a sa place, un rôle, surtout aujourd'hui.

– D'ailleurs Johns, l'avocat des propriétaires qui refusent de céder leur terrain pour le Brewster Project, tu l'as entendu, Eleanor ? reprend-il. Il est vent debout mais il est prudent, il ne dit jamais de mal de toi, tu es trop populaire. Il dit juste que des socialistes te manipulent et se servent de toi qui as si bonne réputation, bla bla bla...

– Ça aussi, j'ai l'habitude.

– Et... Et... Attends un peu ! Je reprends le journal tellement c'est savoureux ! « Et spécialement ici

dans le Michigan qui a la réputation d'être truffé de rêveurs qui prolongent la crise en attaquant le droit de propriété et le marché » !

– On est bien d'accord ? On annonce à la presse que le gouvernement fédéral débloque six millions de dollars pour construire les premières habitations et qu'ensuite la ville prendra le relais ? demande Eleanor, soudain soucieuse de l'heure qui tourne et d'un discours encore à peaufiner.

– Oui, Eleanor, bientôt la ville prendra le relais des fonds fédéraux. Henry Ford va même lui accorder un prêt.

– Je croyais qu'il détestait notre New Deal ?!

– Oh oui ! ajoute Josephine, il le hait profondément. Mais je me suis chargée de lui expliquer que si ce n'était pas lui qui prêtait, des banquiers de New York se feraient un plaisir d'endetter sa chère ville, et y prendraient le pouvoir. Faut juste lui parler dans sa langue.

– Et puis, ajoute Hall, avouons que tout le monde y trouve son compte. Il arrive chaque jour en ville par le train tellement de négros venus du Sud pour trouver du travail, que beaucoup de gens préfèrent que le gouvernement les loge, plutôt que de les voir s'installer à côté de chez eux. Chacun son territoire !

L'ombre recule sur la terrasse de ce cottage bourgeois où l'on croit pouvoir atténuer la misère des hommes. Hall relit le discours de sa sœur, lui fait ajouter quelques chiffres, un risque de tuberculose sept fois plus élevé dans les taudis noirs, une mortalité infantile deux fois et demie plus importante,

puis il est temps de ramasser les papiers sur la table. Eleanor s'éclipse dans les étages. Elle en revient vingt minutes plus tard, le chignon resserré, et vêtue d'une tunique de soie colorée aux manches bordées de fourrure. Josephine la félicite et lui assure que les femmes de Detroit apprécieront la modernité de sa tenue. Il est 11 heures lorsqu'elles repartent. Hall promet de les rejoindre très vite.

– Je ne veux pas rater ça !

Et c'est vrai. Une clameur s'élève sur Michigan Avenue quand la voiture de Mrs. Roosevelt apparaît au coin de Telegraph Street, escortée de motos à l'avant et à l'arrière. La première dame se redresse, agite la main, geste banal des dirigeants en tournée. Tout semble calme et bien réglé. Mais la tension est palpable. La foule se fige, écrasée par le soleil de midi, à la fois agitée et somnolente, nerveuse et fatiguée. Elle a besoin d'aide. La grande crise a stoppé les machines, planté l'Eldorado industriel, interrompu le versement des salaires, déclenché une vague d'expulsions, et fait pousser campements et tentes de fortune dans les parcs publics.

Eleanor sourit, forte des mots qu'elle va prononcer tout à l'heure à la tribune, des millions de dollars, des chantiers et des toits, qu'elle va annoncer. C'est la première fois qu'une épouse de président parade sans son mari. C'est du jamais vu, et ce n'est pas seulement parce que la polio a immobilisé Franklin sur une chaise roulante, elle n'est pas ses jambes ou sa moitié, combien de fois lui a-t-elle proposé de divorcer ? Elle est aussi là en son nom propre, prise par la ronde des

idées, l'électricité du combat. Elle plisse les yeux. Son petit chapeau plat de paille bleue ne la protège pas de la lumière. Elle cherche les visages, les regards, elle a l'illusion que plus rien ne la sépare du monde. Son sourire ressemble à un pacte, un Je vous vois, Je vous écoute, comme l'histoire n'en réserve pas souvent.

Le convoi avance. Michigan Avenue est longue, encore longue devant eux jusqu'à la mairie, et si longue derrière eux, elle mène à Chicago, elle n'est qu'un ruban de bitume recouvrant une vieille piste dessinée par les Indiens sur les traces des bisons, donc dessinée par les bisons eux-mêmes. Mais les hommes n'en savent rien. Ils ont le sentiment d'avoir tout inventé. Ils commencent même à surélever les routes pour ne plus avoir à s'arrêter au passage du train. Rien ne doit plus entraver leur vitesse. C'est ici même, sur les chaînes d'assemblage, que le temps est devenu de l'argent. Et pour le monde entier.

Soudain, un crissement de pneus, le grincement du tramway au croisement de Wabash et Michigan Avenue. Un policier de l'escorte a heurté un wagon, il est projeté dans les airs, roule au sol, le convoi s'arrête. Très vite, le pilote accidenté se relève mais Eleanor Roosevelt voudrait profiter de cet arrêt pour descendre et s'approcher, elle ouvre la portière et marche vers le trottoir, prenant de court la sécurité. Elle ferait volontiers taire les sirènes de police qui semblent suggérer un danger. Elle n'en voit aucun. Les mains se tendent en bouquet, elle les prend entre les siennes gantées de noir, dévisage cette foule, ces hommes et ces femmes qui parlent probablement

encore allemand, grec, italien ou polonais une fois rentrés chez eux. De près, leurs regards semblent plus durs, leurs traits plus marqués. Leurs joues sont creuses. Les cheveux des hommes grossièrement teints pour ne rien laisser voir des tempes grises quand Ford embauchera et lancera la production de son nouveau modèle. Voici Detroit qui n'a d'autre théorème que le moteur à explosion, d'autre mantra que du boulot, du boulot, d'autre ciel qu'un voile de fumée sombre. L'usine vous prend le coude, le poignet, et rejette tout le reste, elle évide l'homme comme on évide une bête. Pourtant tous pleurent dès qu'elle leur ferme ses portes.

– Comment allez-vous ? répète la première dame sans attendre la réponse.

Une demi-heure plus tard, elle est sur le perron du City Hall entourée du maire Frank Couzens et de Josephine Gomon. C'est bref. Le temps de quelques politesses et de photos pour la presse. Puis le convoi repart, plus fourni encore, la première dame, le maire, ses adjoints, qui roulent en direction de l'est, mais cette fois sans la lenteur des parades. Hall est avec sa sœur dans la voiture, il l'a rejointe à la mairie, cheveux gominés et costume clair. Il tend parfois le doigt pour lui montrer un détail ou un nouveau gratte-ciel en construction à côté du Penobscot rougissant sous le soleil de midi. Ils remontent Gratiot Avenue. Les piétons, les tramways et les voitures s'y frôlent dans un intense ballet millimétré, sous une profusion d'enseignes de barbiers, de vendeurs de voitures, de cinémas, de clubs, de magasins dont les portes

à tourniquet ne s'arrêtent jamais de tourner. Ils prennent à gauche. Empruntent Brush Street. Et bientôt, sans qu'aucune frontière visible n'ait été franchie, tout change. Ils sont dans les quartiers noirs. Les rues ont des noms de pionniers français, les premiers à avoir acheté des terres par ici. Beaubien ! Beaufait ! C'est imprononçable ! s'écrie Hall. Elle le corrige, elle a appris le français dans une pension de jeunes filles en Angleterre, elle connaît ses pièges, ce jeu pervers des voyelles qui s'additionnent pour faire le son d'une seule. Ô, dit-elle en arrondissant la bouche. Et elle ajoute que ces patronymes, une fois traduits, transpirent la réussite et la satisfaction de soi. Il lui explique que ces Français avaient trouvé là une terre incroyablement fertile, noire, humide, régulièrement inondée par la rivière, qui donnait de magnifiques arbres fruitiers. Qu'ils l'appelèrent le sol noir. C'est devenu le Black Bottom en anglais, et c'est resté, dit-il, mais les gens pensent que ça s'appelle ainsi, parce qu'il n'y a plus que des Noirs dans ce quartier.

Et il continue. Comme il semble heureux aujourd'hui. Ses brillants diplômes et son nom lui auraient facilement ouvert tout grand les portes de Washington, mais il est venu là, berceau du monde moderne qui a inventé la voiture et aimanté les travailleurs et les cultures du monde entier. Il a toujours trouvé la capitale ennuyeuse, administrative et collet monté. Alors que Detroit, a-t-il coutume de dire, c'est électrique ! Magnétique ! C'est fou ! Il lui raconte qu'il y a moins d'un siècle, poussés par l'industrialisation de la ville, les descendants de ces grands propriétaires terriens

français divisèrent leurs terres en plusieurs lots qu'ils vendirent cher à l'élite économique qui s'y faisait construire de magnifiques manoirs.

– Le quartier s'appelait le Petit Paris ! s'exclame Hall.

Elle l'écoute tout en scrutant ces imposantes maisons encore debout qui se rêvèrent petits châteaux avec grosses pierres et tourelles. L'herbe est sèche tout autour. Leurs briques sont grises, leurs fenêtres troubles, le chambranle de la porte centrale est de guingois. Devant, sur le porche, il y a bien souvent un canapé épuisé et des jouets d'enfants ayant trop servi. Les manoirs du siècle dernier ont été découpés en appartements, ils ont dégringolé l'échelle sociale, le bureau de monsieur est une chambre, la cave et le garage aussi. Ici s'entassent ceux qui ont répondu à l'appel des usines et de la liberté. En quelques décennies, le huppé Petit Paris est devenu pauvre et noir.

Ce que racontent ces bâtisses, c'est le succès, la nomenclature et la relégation des hommes. Plus l'industrie se développait, plus les riches étaient riches, alors ils ont voulu s'éloigner du bruit, de la fumée, des usines, des odeurs, des travailleurs, ils sont partis construire encore plus grand sur de belles pelouses aux marges de la ville, ils ont cédé leurs premières demeures à d'autres Blancs un peu moins riches qu'eux mais déjà prospères, lesquels ont fait tant de bonnes affaires dans cette ville en pleine expansion qu'ils ont vendu à leur tour. À des Juifs, par exemple. Il en est arrivé beaucoup au tournant du siècle, avec ce qui se passe là-bas en Europe, ils ont même construit

une synagogue sur Brush Street. Alors les derniers Blancs s'en sont allés pour ne pas être avec ces Juifs. Lesquels, avec le temps, ont voulu mieux que ce quartier en déclin. Eux n'ont pas eu peur de louer aux Noirs qui arrivaient en masse et n'avaient nulle part où aller. Ils étaient même vaguement rassurés qu'il existât dans ce pays, contrairement à l'Europe, des gens encore plus haïs qu'eux. Après les Juifs, viennent donc les Noirs, c'est l'ultime étape de l'évolution d'un quartier, c'est ainsi dans beaucoup de villes américaines. Étrange comme une simple maison, sans même qu'il soit nécessaire d'ouvrir sa porte, laisse entrevoir deux siècles écoulés.

Eleanor commence à comprendre ce que ressent son frère ici, c'est hanté. Mouvant. Fragile. Vivant. Effrayant aussi. Elle regarde. Et on la regarde passer depuis les perrons où les robes longues de dames chics escortées d'un majordome ont cédé la place aux pantalons usés des gamins noirs. On sait qui elle est, ce qu'elle raconte, on connaît cet alphabet né de la crise, WPA, PWA, CCC, ces programmes pour les jeunes, les pauvres, et aussi pour eux. Mais de quelle crise on parle ? semblent-ils dire tandis que la voiture s'éloigne. On n'a jamais connu que ça, nous, la crise, il a fallu que les Blancs la subissent pour qu'elle soit officielle.

– Hastings Street ! s'exclame Hall. Alors là, frangine, bienvenue dans le coin le plus dingue des États-Unis d'Amérique ! On nous l'envie sur les deux côtes, même à New York ! C'est le plus vibrant des quartiers de ce pays. Paradise Valley ! Chaque soir, c'est

l'explosion, la musique sort de partout, des jazzmen en folie. On y croise des musiciens qui pensaient faire une halte entre deux dates à New York et Chicago et ne sont jamais repartis, ils habitent Detroit désormais, ils sont accueillis comme des princes, mieux payés qu'ailleurs ! Là-bas un peu plus haut, *The Frogs Club*, *The B and B*, *The Congo* ! Big Maceo et son boogie-woogie ! C'est un envoûtement ! Ces négros, ils ont quelque chose, ils ont ça dans le sang. Et figure-toi que le samedi soir tout le monde rapplique, les millionnaires de Grosse Pointe avec leur jolie blonde tape-à-l'œil et leur Cadillac, ils sont ici !

Les néons sont éteints à cette heure au-dessus des portes des clubs. Mais le jour a ses vibrations. La première dame voit défiler de l'autre côté de la vitre des échoppes, des barbiers, des drugstores, des restaurants, un nickel le sandwich aux bolognaises !, des bars, beaucoup de bars, des prostituées dans l'encadrement des portes. C'est un mélange de dénuement et de commerce, de costumes croisés et de salopettes rapiécées. Ils s'extirpent doucement de l'unique destin où les enserme l'Histoire. Ils se redressent. Les commerçants noirs la regardent passer avec une fierté de propriétaire encore toute neuve. Et Hall n'en finit pas de parler. Il lui explique que la mairie s'inquiète un peu de l'idée qui circule de faire élire un maire honoraire du quartier, comme à Harlem. Il assure qu'il y aura des candidats. Que le *Michigan Chronicle* qui a ses bureaux pas loin est prêt à organiser le vote et à publier les bulletins.

– Derrière chaque comptoir, t’as un type malin avec un surnom, Buffalo, Booster ou un truc dans le genre, ils font de l’argent, ils traficotent, et ils ont intérêt à ce que tout se passe bien pour continuer à prospérer. C’est plein de fortes têtes ce petit paradis noir. C’est pour ça, ajoute-t-il, que c’est important ce que tu viens annoncer, Eleanor. Il faut qu’on reprenne un peu pied par ici. En rénovant, on reprend aussi le contrôle.

Le convoi s’arrête finalement au 651 Benton Street. Là, une petite tribune tapissée de blanc a été installée tout près d’une maison de bois sur le point de s’écrouler. Les curieux sont postés sur les trottoirs, aux fenêtres, sur les toits. Ils sont nombreux, des milliers. La police à cheval fait mine de les contenir, mais ils ne bougent pas, ils attendent, avec l’éphémère sentiment de force que donnent les rassemblements. Ils savent que la première dame vient annoncer des logements en ciment et avec l’eau courante. Tout ça payé avec l’argent du gouvernement. De là à croire que la vie va rouler, non. Mais c’est tout de même inhabituel.

– Regardez comme ils vous attendent, lui glisse Josephine Gomon.

– Je te l’avais dit, jubile Hall.

Eleanor Roosevelt se penche vers ceux qui s’approchent, elle serre leurs mains, Comment allez-vous ? s’enquiert-elle.

Des petites filles s’alignent et forment quatre rangs devant la tribune. Les plus âgées sont derrière en robe blanche. Les plus jeunes devant, vêtues de tuniques